
XYZ. La revue de la nouvelle

Carcasses

Véronique Clusiau



Number 93, Spring 2008

Rites de passage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2995ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Clusiau, V. (2008). Carcasses. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (93), 13–19.

Carcasses

Véronique Clusiau

J'AI MARCHÉ longtemps, très longtemps, plus longtemps encore et puis tout à coup je me suis posée là, comme ça, sans trop savoir pourquoi, sans chercher à savoir pourquoi, comme ça, d'un coup, je me suis posée là.

Les bras ballants, le cul sur la marche bétonnée.

Grise, la marche.

J'ai tiré sur mes pantalons comme font les hommes parfois avant de s'accroupir, les plombiers, les travailleurs de la construction, les mécaniciens, j'ai tiré sur mes pantalons parce qu'ils étaient humides et que sans ce geste il m'aurait été impossible de m'asseoir sans que le tissu n'érafle la peau trop délicate de mes cuisses, papier froissé, papier écrasé des dizaines, des centaines, des milliers de fois par des mains maladroites, il m'aurait été impossible de m'asseoir sans que le tissu n'accentue la pression déjà trop accablante à la base de mon sexe fatigué, j'ai tiré sur mes pantalons dans un geste sec et familier et puis je me suis assise, sur la marche bétonnée.

Je dois vous dire la chaleur cassante du soleil.

Et ses rayons qui ont bruni mes épaules rondes et fait tourner ma tête.

Et ce silence tout autour.

Mon ventre étouffait sous le denim trempé, il cherchait à faire éclater les boutons cuivrés bien alignés. De la main droite, habilement, j'ai fait sauter le premier, puis le deuxième, libérant ainsi ce territoire comprimé. Doucement, mon ventre s'est soulevé, dans un mouvement souple et constant, puis il s'est rabaissé, tout aussi régulièrement. Délesté. Alors, j'ai fermé les yeux.

Dans l'air flottait un mélange amer de sable et de poussière porté par le vent. Les différentes particules venaient se frotter à mes narines, elles se logeaient dans ma gorge, s'agrippaient férocement aux parois étroites de mon larynx, rendant la respiration difficile, appelant la toux, elles balayaient mon visage, s'accrochaient à mes

cheveux noirs, se déposaient sur mes tempes et à la base de ma nuque brûlante. J'avais les mains étrangement sales et sèches.

Puis, tout à coup, une riche et prenante vapeur d'essence a envahi l'espace qui m'entourait. J'ai toujours aimé retrouver ce fort mélange d'huile souillée et d'essence. J'adore entrer dans une remise exigüe où l'on a conservé des bidons pour remplir la tondeuse. Je préfère de loin attendre debout dans le fond d'un garage miteux transpirant la vidange d'huile, à regarder ces hommes vêtus de chiennes de travail bleues poisseuses, se penchant sous le capot, s'abaissant à hauteur de pneus ou se couchant sous la carrosserie de ma vieille Toyota qui m'a fait voyager jusqu'au Missouri, et jusqu'à chez lui, que de me retrouver les bras chargés de papier hygiénique et de divers détergents dans l'allée centrale d'une pharmacie, à respirer la poire délicate, la lavande pressée ou un quelconque parfum de jasmin synthétique.

Enfant, je me cachais sous l'établi dans le garage de mon père. Je me faisais toute petite. Minuscule. Je repliais délicatement mon corps sur mes jambes que je ramenait bien collées en les entourant de mes bras trop longs, mes talons fébriles appuyés avec force contre mes fesses. Et j'attendais.

J'attendais, le dos accoté contre la vieille brique rouge. J'attendais que mon père vienne. Je savais. Je savais que, tôt ou tard, en général plus tôt que tard, il ouvrirait la porte, qu'il allumerait la lumière sur sa droite, qu'il enfilerait son pardessus marron posé sur le crochet à côté de la fenêtre grillagée et qu'il s'avancerait vers sa table de travail. J'entendais tout. J'observais tout. Les mains larges de mon père posées sur le bois, ces mains-là, trapues, rugueuses, aux veines saillantes, aux ongles noircis, ces mains frappées à maintes reprises dans l'enfance contre le gravier de la ruelle pour s'endurcir, pour se faire des jointures d'acier, prêtes à parer les coups et à en donner aussi, surtout, ces mains qui avaient appris à se battre, malgré le froid, malgré le manque, ces mains incapables de toucher tendrement les cheveux de sa fille ou de caresser autrement que dans une intention sexuelle les hanches de sa femme, ces mains larges, ces doigts lourds, qui fuyaient les rapports intimes, ne craignaient pas le contact avec le bois. Elles créaient les moments

propices à la rencontre secrète. Sous la toiture ondulée au fond du jardin, elles embrassaient les feuilles de cerisier, sablaient avec une délicatesse et une précision inouïes de longues heures le bois d'érable. Accroupie sous l'établi, muette, j'écoutais le dialogue interminable entre mon père et l'arbre qui deviendrait tantôt étagère, tantôt table, tantôt jouet. Et je découvrais dans le silence, dans les vapeurs d'essence et d'huile usée du garage familial, assise sur les dalles froides de patio posées par terre en guise de plancher, coincée entre des pots entamés de peinture et de vernis divers, dans l'obscurité, cachée : je découvrais la patience et la douceur de mon père.

Je me suis risquée à ouvrir les yeux et à quitter ce souvenir de mes huit ans évoqué par cette délicieuse odeur de pétrole, j'ai tourné la tête sur la droite et me suis découverte assise sur les marches bétonnées d'une vieille station-service à laquelle je faisais dos.

Tout autour de mon trône de fortune, rien.

Il y avait elle et moi. Elle, majestueuse et silencieuse. Une vieille carcasse oubliée. Un monticule de fer, de briques et de ciment. S'y trouvaient pêle-mêle : de vieilles affiches jaunies, des tablettes vidées, pillées, des bouteilles éclatées, des substances dégoulinantes non identifiables, des cannages rouillés, des réfrigérateurs aux vitres cassées, une caisse enregistreuse qui n'avait pas claqué depuis des lunes, et le vent, le vent qui s'engouffrait partout, sous la porte, derrière le comptoir, dans les armoires, le vent qui soulevait les grains de sable abandonnés, qui soulevait ce coin de désert déposé là temporairement, comme si un bras ou une jambe du désert avait décidé de venir dormir quelques heures, se reposer sur une boîte déchirée, le vent soulevait tout, pénétrait partout, faisait virevolter et le sable et les particules de pierre, de papier, de poussière et de lumière.

Il y avait elle, majestueuse et silencieuse. Vieille carcasse devenue muette. Un tas d'os magnifique. On aurait dit qu'un jour, sous l'effet dévastateur d'un choc ingérable, elle avait décidé de se taire, dépassée.

Il y avait elle.

Et moi.

Alors, je me suis levée pour admirer l'intolérable douceur du spectacle qui s'offrait à moi.

Je dois vous dire mes doigts qui se sont mis à trembler. Et les gouttes de sueur qui perlaient sur mon front. J'avais soif. J'avais faim. J'avais envie de pleurer. Envie de hurler, comme les loups. Ou comme une chienne à qui on a volé ses petits en pleine nuit. Abandonnée. Désertée. J'ai eu peur soudain du silence et de la soif. Du silence surtout. Il y avait elle et moi. Et moi. Seule.

Je me suis vue debout avec mes pieds qui criaient, mon ventre qui grognait, ma tête desséchée, ma peau assoiffée et usée, mes doigts sales, ma langue épuisée, mon cœur absent, mes seins méfiants; j'ai vu mes fesses qui disaient non, mes bras relâchés, mes hanches braquées, mon sexe distant, mon dos humilié, et mon corps entier figé, prêt à s'écrouler.

Brusquement, j'étais à côté de moi. Je pouvais me regarder. M'observer. J'ai soudain eu très peur de cette distance qu'il y avait entre moi et moi. De ce silence entre moi et moi. De ce blanc. De ce vide. Peur. J'ai eu peur. De cette peur qui fait frémir les petits mammifères en pleine forêt la nuit, lorsque craquent les branches, lorsque remuent les feuilles, lorsqu'un bruit inconnu jusqu'à ce jour se fait entendre à leurs oreilles dressées. Pourtant, je savais bien que tout le voyage consistait à traverser l'espace qui me tenait à distance de moi. Le voyage était dans cette traversée du vide jusqu'à moi. Il s'agissait d'une aventure en monoplace. Et la peur était là. Qui me figeait. Pourtant, je savais bien qu'il fallait oser le saut, amorcer un geste ou faire un pas, pour qu'il y ait mouvement, pour qu'il y ait déplacement. Un presque rien, un battement de cil, un clignement de paupière, une main levée, une joue offerte, un corps basculé vers l'avant, un nez plongeant. Peu importe.

Mais je suis restée là à côté de moi m'observant. La femme debout devant moi avait la tête criblée de flèches et ça sortait de partout par les trous: le sang, la joie, l'amour, la vie. Elle pressait, affolée, ses mains contre son crâne, tentait désespérément de boucher les trous, d'y enfoncer les doigts, le majeur pour les gros, l'auriculaire pour les petits, mais il n'y avait pas assez de doigts, ça giclait de toute part, elle se vidait, des rivières coulaient des diffé-

rents orifices et de ses oreilles béantes. Elle avait les deux pieds plantés au beau milieu d'une flaque rouge, visqueuse, parsemée de reflets brunâtres. Elle avait le dos meurtri par les années d'attente, les poings fermés, le front inquiet, les lèvres entrouvertes. Elle avait les yeux lourds du sommeil fuyant.

Puis, tout à coup, elle s'est écroulée, s'est fracassée contre le sol, dans un grand éclat d'os.

J'ai dormi trop souvent dans un lit mouillé de glace et de chair pour ne pas reconnaître la chute. J'ai dormi dans un lit rouge sang qui a arraché dans un grand ballet trop bien orchestré la vie naissante à l'intérieur de mes entrailles. J'ai dormi dans des draps écarlates qui m'ont fait danser longtemps ivre morte sur des airs de rock'n'roll déchaînés et de tam-tams hurlants. J'ai laissé de trop nombreux hommes se reposer sur mon ventre beuglant. J'ai dormi d'un œil sur la glaise, la terre, l'asphalte et contre la pierre gelée en attendant mes amours vagabonds. J'ai dormi sur le cœur lacéré de ma sœur jeté contre le mur par une main inconsciente. J'ai dormi dans un lit refroidi par le passage de la mort contre le corps encore tiède de mon père. J'ai dormi sur les paupières humides de ma mère qui lavait les moindres recoins de la peau malade de son amour en partance. J'ai dormi sur le ventre criant de ma grand-mère à quatre pattes devant les cadavres de ses fils. J'ai dansé avec la mort en robe de bal dans la chambre des bras qui m'ont bercée pour les aider à traverser le miroir le sourire aux lèvres et les yeux joyeux. J'ai dormi trop souvent dans un lit mouillé de glace et de chair pour ne pas reconnaître la chute.

Tout à coup, elle s'est écroulée. Fragiles fondations. Elle n'était plus qu'une bouillie informe et illisible. Plus qu'éclats de fragments de femme.

J'ai observé la chute, en pleine face. Je me suis réjoui de la chute. Être là seulement, au milieu du désert. Ne plus rien tenir. Je dois vous dire qu'à la toute fin, juste avant l'implosion, le corps entier ne tenait plus qu'à un fil. Les mâchoires, les mâchoires tenaient tout. C'était si nouveau, ce corps relâché. Si nouveau. Je savais qu'il lui faudrait trouver une autre façon de marcher, d'avancer, de parler. Il lui faudrait trouver ce qui cherche à chanter

dans son ventre. Partir de là. De ce tas d'os fatigué au milieu du désert, sous ce soleil de plomb, devant cette épave embaumant l'essence. Partir de ce navire échoué se déversant, véritable marée noire en plein milieu du désert.

J'ai marché longtemps, très longtemps, plus longtemps encore et puis tout à coup j'ai plié un genou, puis l'autre, comme ça, sans trop savoir pourquoi, sans chercher à savoir pourquoi, comme ça, d'un coup, je me suis posée là.

Devant l'enfant que j'avais été.

Les bras ballants, le cul sur le sol doré.

Aride, le sol. Craquelé.

Et j'ai chanté. J'ai chanté au-dessus du squelette de ma survivante abandonnée, les mains contre la terre, le museau dressé. J'ai chanté la vie qui s'engouffrait violemment dans ma gorge, le désert qui entrainait sans frapper dans mes poumons, j'ai chanté l'espace qui se faisait dans ma cage, les ailes qui se détachaient de mes omoplates, j'ai chanté mon ventre feu d'artifice, j'ai chanté la joie des corps ouverts et libres, le plaisir des salives ; j'ai chanté les vagues, la houle et l'écume, l'écume surtout, l'écume avant tout, les tempêtes et le vent trop fort ; j'ai chanté le quatre heures sur le lac et ma ville mauve. J'ai crié des mots gauches. J'ai bramé le désir fou qu'avaient mes pieds de marcher, de courir, d'aimer, et d'inventer un coin de terre pour y vivre ce que je fuyais jusqu'alors ; j'ai chanté la sève qui montait de mes flancs et que crachait ma bouche ; j'ai rugi, les cheveux en broussaille, les bras écartés ; j'ai jappé des sons graves, des sons rauques, des sons sales, des sons pas domptés, des sons pas nécessairement jolis, surtout pas jolis, devant l'enfant que j'avais été.

J'ai remercié ma toute fine, ma toute sage, ma toute polie, ma toute parfaite, ma toute muette ; j'ai remercié celle en retrait, barricadée, qui regardait, qui écoutait ; j'ai salué l'assoiffée, l'enragée ; j'ai remercié celle qui a osé partir, oser quitter le nid, qui a eu le courage de prendre un sac, d'y jeter un livre, une robe, un bout de pain, un pot de beurre d'arachide croquant et de prendre la route des trains.

Puis j'ai tendu la main vers elle, à peine née. Je lui ai juré que nous nettoierions le sol, que nous casserions les carcasses. Que nous laverions la terre grise d'orage et noire d'oubli, que je me tiendrais

debout devant moi, pieds argile, regard flèche, bras ouverts, et que nous balaiions les poussières de peur et soufflerions les feuilles des années d'attente. Et que je sourirais, à peine née.

Je lui ai dit qu'une nouvelle histoire commençait là, une histoire à bâtir, à écrire, faite d'un peu d'air et de sang, faite de mots, faite de sons. Une histoire à inventer, à créer. Il y a des histoires qui commencent dans une gare, dans une chambre ou sur la route; d'autres naissent à l'orée du bois, au milieu de la guerre, en pleine mer. La mienne commence là, elle s'écrit pas à pas. Elle avance doucement, les pieds nus sur un nuage d'essence.